



BOBINO

A CENT SOIXANTE ANS...

Cette histoire pourrait commencer par : « il était une fois... un pauvre cul-de-jatte nommé Bobino... » mais comme vous le verrez plus loin, rien ne prouve qu'il était cul-de-jatte, qu'il était pauvre et qu'il s'appelait Bobino !

1816 : Paris bouillonne. Sa population va augmenter de 100 000 âmes en quinze ans. Aux Variétés, on chansonne les bâtisses nouvelles...

*« En se promenant dans les rues
On pourrait croire en vérité
Que les maisons tombent des nues ! »*

Il y a une frénésie d'amusements. Une attraction fait se pâmer les dames, les Montagnes Russes ; sur le boulevard du Temple sévissent les puces laborieuses, l'enfant pesant 210 livres ; rue Saint-Honoré, c'est le triomphe de la Vénus Hottentote et rue de Castiglione, celui du Rhinocéros vivant... Les dames sont délicieusement féminines et les hommes terribles. Les terrifiants sabreurs de l'armée impériale ne décolèrent pas depuis Waterloo. On les met en couplet :

*« Mes affaires déjà n'allaient pas si mal
Encor deux ans de guerre et j'étais général ! »*

Les rues regorgent de bretteurs prêts à pourfendre dès qu'on leur marche sur les pieds. On se passe sous le manteau des objets séditieux et dans les promenades et les cabarets qui foisonnent, c'est la ronde serrée des provocateurs. Dans ce bouillon de culture d'une paix virulente, entre deux régimes, une guerre et une révolution, apparaît BOBINO, un nom percutant à défaut d'une silhouette précise.

Les chercheurs s'arrachent des bribes de vérités contradictoires. Pour les uns, l'enseigne existe depuis 1812, pour les autres depuis 1816. Pour Pougin, auteur de la Grande Encyclopédie, le funambule qui s'installe à l'angle des rues Madame et de Fleurus, s'appelle vraiment Bobino. Pour Maximilien Perrin, auteur en 1849 d'une Biographie Historique de tous les théâtres de Paris depuis leur origine, c'est vers 1809 qu'un pauvre cul-de-jatte, Urbain Perez, se faisait brouetter d'où son surnom donné par les gamins de Paris, et il vendait une pommade merveilleuse contre... les cors aux pieds ! Pour le Larousse du XX^e siècle, c'est un certain Saix qui faisait la parade sous ce sobriquet. Véron affirme que Bobino, d'origine italienne, a fait partie de la maison de Louis XVIII en qualité de valet de chambre et comme tel obtint la baraque du Luxembourg. Advielle, auteur du Guide de Paris en 1837, apparente Saix à un marchand orléanais et un médecin apothicaire qui eut quatorze enfants. Ce qui paraît certain, c'est que Saix ou non, valet ou forain, cul-de-jatte ou danseur de corde, bonimenteur en tous cas, Bobino disparut sans laisser de trace pendant les journées des Trois Glorieuses.

Le Corsaire, journal des spectacles, peu avant la révolution de juillet, mentionne dans ses programmes, en tête de liste, la Comédie Française, et en queue, après la ménagerie Martin et le Géorama, le Théâtre du Luxembourg affichant *Les bons maris* tandis que le théâtre de la Porte-Saint-Martin annonce les débuts de Bocage dans *L'Homme du Monde*. Or, Lyonnet dans son Dictionnaire des Comédiens nous apprend que



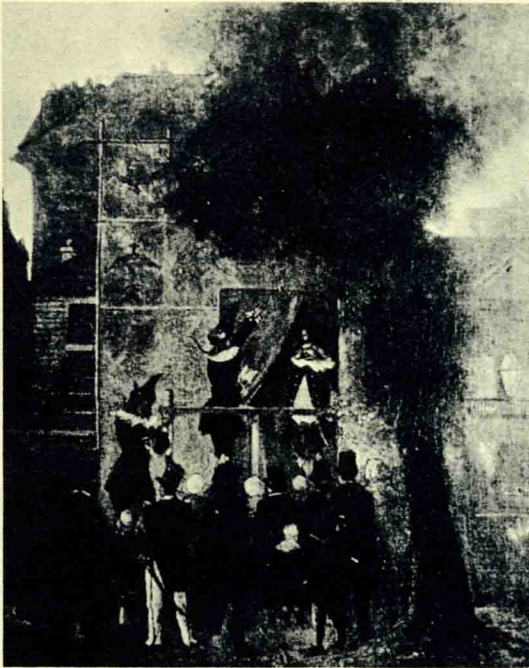
Dessin de Grevin
(journal amusant 1865)

Bocage « fut éconduit du petit théâtre de Bobino »... avant de suivre une troupe nomade et revenir triompher à Paris.

Donc, on persiste à appeler Bobino le Théâtre du Luxembourg maintenant reconstruit en pierre, du nom de sa vedette de parade au temps où il n'était « qu'une grange aménagée en théâtre ». Le Pionnier de 1844, à propos du répertoire de Bobino, parle de pièces pleines d'esprit et de gaieté, rappelant les beaux jours du Gymnase-Dramatique, bref de « délicieux spectacles qui attirent à ce charmant théâtre une société de plus en plus nombreuse aussi bien que choisie ». Mais l'Illustration de 1846 dit que « c'est un assez vilain petit théâtre où l'on joue plus que partout ailleurs des mélodrames ennuyeux et des vaudevilles soporifiques. Il fait allusion au public des étudiants, la casquette sur l'oreille, la pipe à la boutonnière et à « cette race éteinte et fossile qu'on persiste à décorer du nom de grisette ». Cependant le dernier paragraphe réhabilite l'auteur-maison : « Il ne faut cependant point médire de Bobino, car Bobino nous a donné M. Clairville. Il y a fait ses premières armes comme comédien et comme vaudevilliste. Il jouait tous les soirs trois ou quatre rôles. Aujourd'hui, on ne voit que lui sur les affiches. Il monopolise le Vaudeville. Il ne fait pas plus de quatorze pièces par an ! » Clairville, auteur de quelque six cents pièces, nous a laissé au moins trois opérettes : *Les cent vierges*, *La fille de Madame Angot* et *Les Cloches de Corneville*. Il avait cinq ans lorsque le mystérieux Bobino ouvrit sa baraque du Luxembourg. Sa maman en est « la commère » de revue et son papa acteur-régisseur. Enfant de la balle, il y jouera à dix ans, fera le souffleur ensuite et, devenu grand, jouera les jeunes premiers, ou sous une barbe, les pères nobles. Il y donnera sa première pièce, une fresque historique : *Quatorze ans de la vie de Napoléon*. Devenu directeur, il prend quatre associés : Ferdinand de Villeneuve, vaudevilliste ; Anténor Joly, ancien ouvrier typographe devenu journaliste et qui, un peu plus tard, à la demande de Victor Hugo, va fonder le théâtre de la Renaissance ; un comte authentique qui a des relations, Henri de Tully, et enfin Nestor Roque qui dirigera ensuite les Variétés, l'Opéra et le Châtelet !

Le Guide des Théâtres du Luxembourg des artistes distingués : Montdidier allant par la suite à la Renaissance et à l'Ambigu-Comique, Heuzey qui créera trois cents rôles après avoir débuté dans un numéro sur échasses, Angelina Legros qui finira duègne au Palais Royal, José Dupuis le fameux ténor qui créera Offenbach, Geoffroy qui sera le monsieur Perrichon de Labiche.

Bobino a maintenant ses habitués célèbres : Sainte-Beuve, George Sand, Théodore de Banville, Théophile Gautier, Jules Janin. La revue d'actualité y fait florès. Le Tout-Paris défile pour applaudir *Gare l'eau* (l'année précédente a été diluvienne) où c'est le triomphe de Détroges, le Darry Cowl de l'époque, faisant son succès en bégayant. Tous les soirs, vingt, trente fiacres déversent leurs clients devant la porte et cela inspire à Saint-Aignan Choler la prochaine revue, *Cocher, à Bobino !* Les personnages s'appellent la Photogra-



Le premier Bobino :
une baraque en planches...



Ballerine
dessin de Vallet.



Une loge d'avant-scène au théâtre du Luxembourg.

Le public : grisettes et étudiants



PARIS QUI S'EN VA. — Démolition du théâtre du Luxembourg (Bobino).



Caricature de Clarville
qui débuta à Bobino à l'âge de 5 ans...



Heuzey, dans son numéro sur échasses

phie, l'Electro-Magneto, le Simili-Marbre, le Parachute et l'Hélicoptère... et nous sommes le 31 décembre 1863 ! En cinq ans, la direction empoche 400 000 F, la direction, c'est-à-dire, un ex-acteur, Gaspari. Il fait fortune, mais il n'a pas pour autant les yeux bandés. Il voit que Paris, bouleversé par ses nouveaux boulevards Saint-Michel et Saint-Germain, déplace ses centres d'intérêts, que Bobino-Luxembourg risque de périlcliter : il ferme. On démolit.

C'est le concert des lamentations dans la presse. On rappelle que jeunes auteurs et acteurs nouveaux débutaient en même temps et que Bobino ruina l'Odéon plus d'une fois car tandis que l'Odéon jouait des tragédies devant des banquettes vides, Bobino gagnait de l'or avec ses revues. François Coppée, qui donnait ses drames en vers à l'Odéon, oubliait d'aller aux répétitions pour fréquenter Bobino dont il préférerait les cerises à l'eau-de-vie et les jolies débutantes... Sur les ruines, on voit Manet avec la larme à l'œil, le sculpteur Péraud, le poing tendu et Banville déclamant : « Bobino entre dans la postérité ! »

Feu Bobino, vive Bobino.

Gaspari le transplante rue de la Gaîté, alors en pleine expansion. Toute la rue n'est qu'une joyeuse foire et regorge de bals dont celui des Deux Eléphants, un bouge que ne dédaigne pas Madame Sand.

Mais à vrai dire, le déménagement ne vaut rien à Bobino. Gaspari a fait la sottise de se marier avec une dame un peu pincée et qui le reste sur la scène où elle se veut vedette, déchaînant les plaisanteries du public étudiant, au point que, excédée, elle pousse son mari à vendre. Il finira ruiné aux Folies Marigny et, en 1897, on donne une soirée au bénéfice d'un pauvre vieux comédien au Gymnase : c'est lui.

Bobino, devenu les Folies Bobino, inspire une jolie description à Huysmans dans son roman *Les sœurs Vatard* : un style pagode, imbécile fantaisie d'un architecte, un jardin encombré de statues portant des cornes d'abondance bien que manchottes et une scène plantée d'une éternelle forêt où beugle une dame dans un enragé vacarme... C'est Bobino fin de siècle, le temps de la gigue des chanteuses de genre et de gorge, du tenorino en queue-de-pie. L'ordonnance de 1867, ayant accordé la liberté totale aux cafés-concerts, a provoqué la prolifération des salles et en 1900, on comptera 150 caf-con' à Paris ! C'est la génération spontanée et la kyrielle des emplois : les troupiers, les ivrognes, les gommeux excentriques, les monologuistes, les scieurs (la scie étant l'ancêtre de nos « tubes »), les phénomènes, les gambilleurs, les réalistes et, chez les dames, les romancières, les paysannes, les épileptiques, les patriotiques... Bobino passe d'un siècle à l'autre sans grand brio.

Un peu avant la guerre de 14-18, le directeur Montpreux, émoustillé par Antoine qui a fait jouer Dranem à l'Odéon, monte un *Malade Imaginaire* avec son chanteur typique

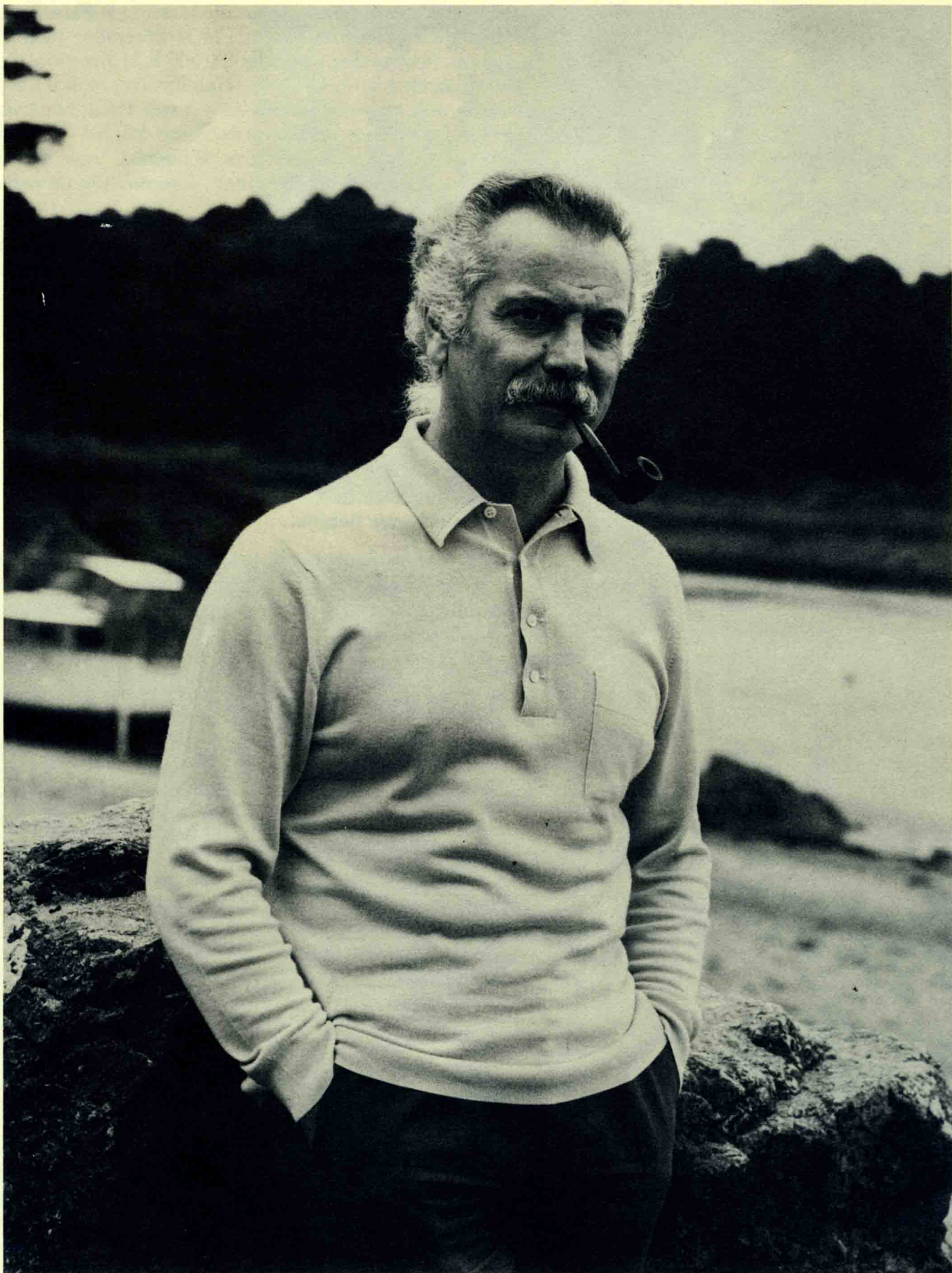


Photo Jacques Aubert

Georges BRASSENS



Photo Bernard

FERNANDEL



Le dernier sourire
de Joséphine

Photo G. Ventouillac

Emile Rhein, sa réaliste Lolita, sa diseuse à voix Berthe Delny et son comique de genre Marius Reybas. « C'est mieux qu'à la Comédie Française ! dit Comœdia. Un peu plus tard, pour la semaine Sainte, René Fauchois vient jouer sa tragédie sacrée, la *Fille de Pilate*. Puis on retombe dans la sempiternelle ligne programme : « Spectacle de variétés »...

Il faut attendre 1927 et l'inauguration du nouveau Bobino-Music-Hall pour que la critique retrouve son enthousiasme. Ce ne sont plus des « à la manière de... », c'est Mayol en chair et en os et en toupet, c'est Esther Lekain, Alibert, Georgius, Ouvrard, Dami. L'Histoire de Bobino triomphant va se confondre avec celle du Music-Hall. C'est à Bobino que Polaire risque son étoile dans un sketch, que Marie Dubas allume, selon Adrienne Monnier, « dans tous les regards une flamme comme un punch à la ronde », et en 1936, qu'en numéro 5, avant Saint Granier, avant Charles et Johnny qui ne sont pas encore Trénet et Hess, passe l'émule de Maurice Chevalier Nita Raya. Cette année-là, Félix Paquet partage la vedette avec l'étonnante Marianne Oswald et, dans le programme suivant, Gilles et Julien, qui ne sont bien entendu ni directeur de cabaret, ni directeur de l'Opéra, ont pour rivaux à l'affiche Duvallès, Adrien Adrius et, en de plus en plus gros caractères, Fernandel. Cette même année 1936, décidément marquante, Jean Sablon annonce sur scène entre deux chansons que « Mermoz est retrouvé »... or, c'était une fausse nouvelle, hélas, et il ne s'est jamais consolé d'avoir trompé le public, malgré lui, ce soir-là.

Pendant la guerre, les programmes n'étaient pas plus grands qu'un jeu de cartes et on y lisait en menues lettres : Georges Guétary la nouvelle idole, Maurice Teynac, l'imitable imitateur, la célèbre Nina Milou du grand film *Le dernier des six*, Suzy Delair, le fameux pince-sans-rire Paul Meurisse ; Jean Lumière qui charme et séduit dans un ravissant répertoire ; Yves Montand qui va toujours montant vers le succès, et toutes les misères de l'amour et toutes les douleurs du cœur par Edith Piaf, l'émouvante chanteuse...

Et puis, quand le programme a repris une dimension faisant plaisir aux myopes, on trouve la nouvelle vedette du disque Line Renaud, une opérette, *Les Pieds Nickelés* d'un Coquatrix qui ne dirige pas encore l'Olympia, Pedro de Córdoba, le Picasso de la danse espagnole...

Il vaudrait mieux citer ceux qui ne sont pas passés à Bobino : la liste serait plus facile à composer. * Car si Maurice Chevalier n'y est jamais venu en tant qu'artiste parce qu'il a fait le circuit Gaîté Montparnasse-Casino Saint Martin-Casino de Paris Hollywood (pas plus que Jean Gabin qui, lorsqu'on y reprenait *Flossie*, l'opérette qu'il avait créée, était déjà une star) Réda Caire, Florelle, Jeanne Aubert, Mireille, Max Régnier en furent les têtes d'affiche tout comme la Miss qui y descendit l'escalier dans le programme du 27 janvier 1939 !

En 1954, pour le Gala de l'Union, Gréco, Lamoureux, Clay, Ventura au piano, Brassens et Salvador enregistraient un disque-souvenir. Tous avaient été vedettes de Bobino. De A à Z, d'Aznavor à Rika Zaraï, tous y ont tenu le haut de l'affiche. Et quand on fêta, le 20 décembre 1966, les 150 ans du théâtre, le spectacle comprenait une cinquantaine de vedettes présentées par Jacques Martin dont Fernand Raynaud... et Reggiani qui venait d'y faire des fulgurants débuts de chanteur, sa seconde carrière.

Félix Vitry annonce alors son programme 1967 : Barbara, Brassens toujours, Jean Ferrat, Félix Leclerc, les Marionnettes de Moscou... Le 4 septembre 1968, Bobino inaugure sa nouvelle façade : cent mètres carrés de lumière.

Et les vedettes continuent à se succéder : comme Jacques Brel sur cette même scène, Moustaki y est hissé au premier rang d'étoile. Victor Lanoux et Pierre Richard donnent leur spectacle humoristique *Morovache*, Raymond Devos éclate en récital et une nouvelle attraction insolente du haut de ses dix-huit ans se pointe : Thierry le Luron.

Mais Félix Vitry ne verra pas ce triomphe-là. La mort l'a emporté au pays des vraies étoiles. Après un intérim de son fils Gilles Vitry, Jean Bodson, un ami de la famille, devient le PDG en 1972. Et celui qui fut le secrétaire général du théâtre et l'un des artisans du cent cinquantaire, Jean-Claude Dauzonne est promu directeur artistique à la demande du personnel.

La réouverture se fait avec Brassens, le fidèle, l'amoureux de Bobino.

Parce que ce théâtre-là n'est pas tout à fait comme les autres. Il a une âme depuis 1816, une âme de baladin. Artistes ou spectateurs n'y entrent pas sans être passionnés.

On l'a bien vu lors de la Revue Joséphine qui devait être la dernière et fantastique apparition de Joséphine Baker sur cette terre. Joséphine dont c'était les cinquante ans de scène... Paris aurait pu lui offrir plus grand — le théâtre des Champs-Élysées où elle avait débuté, le Casino, les Folies dont elle avait fait les recettes pendant des années — mais pas mieux. Les autres portes restèrent fermées. Celle de Bobino, parce que justement il a une âme et donc un cœur, s'ouvrit. Pour la première fois de sa vie, Bobino recevait une famille régnante (celle de Monaco). Joséphine lui donnait ses lettres de noblesse.

Ainsi, du roturier, peut-être cul-de-jatte, à la Baker, aux jambes inoubliables, le théâtre de Bobino est passé de l'enfance à la splendide maturité d'une salle qui a toute une vie devant elle...

Hélas il n'en est pas de même de nous, pauvres hommes. Jean Bodson, qui laisse dans l'histoire du théâtre le nom d'un PDG éminent, d'un producteur avisé au goût très sûr et, bien qu'il n'ait jamais aimé le terme, l'image d'un mécène, nous a quittés à son tour.

Sous son règne Bobino s'est affirmé révélateur de talents et piédestal de tête d'affiches. Coluche, Pagani, Thierry le Luron ont vécu rue de la Gaîté leurs premières heures de stars.

La disparition de Jean Bodson remet dans le fauteuil directoirel son gendre Gilles Vitry. Ainsi, Bobino, reste-t-il une affaire de famille. Et, dans la famille du spectacle ce vieux petit théâtre, remis à neuf, soutient toujours la comparaison avec les plus grands et donne la vedette à la qualité. Carole Laure et Lewis Furey l'ont choisi pour donner leur duo musical, Plum la chenille, y a lancé toutes ses extraordinaires copines marionnettes les Marottes, Charles Dumont y a créé ses dernières chansons, Renaud s'est imposé avec sa gouaille sans pareille, Julos Beaucarne a achevé de s'y révéler...

Chacun des programmes apporte sa surprise qui ne sera jamais mauvaise, car, dans la tradition, le souci reste celui du vrai talent.



Photo G. Ventouillac

Joséphine BAKER

Jacqueline Cartier

*Que tous ceux qui ne sont pas cités me pardonnent. Mais dans ce livre « **Bobino, ou cent cinquante ans de coulisses** » l'index comprend 1 251 noms ! Et les programmes s'arrêtaient à 1972...

Source : programme Bobino 1982